Document generated on 05/16/2024 4:10 p.m.

Lurelu
La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse

Julie Martel : la petite fille qui cuisinait des mondes

Isabelle Crépeau

Volume 30, Number 2, Fall 2007

URI: https://id.erudit.org/iderudit/11632ac

See table of contents

Publisher(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (print)
1923-2330 (digital)

Explore this journal

Cite this document

Crépeau, I. (2007). Julie Martel : la petite fille qui cuisinait des mondes. *Lurelu, 30*(2), 86–88.

Tous droits réservés © Association Lurelu, 2007

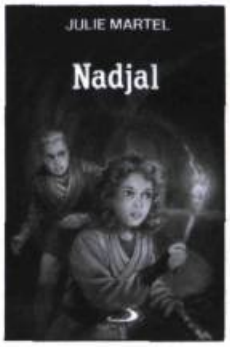
This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

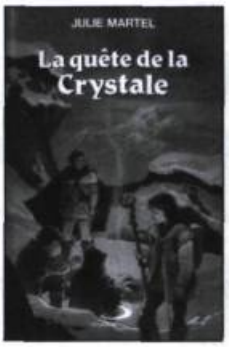
https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/





Julie Martel : la petite fille qui cuisinait des mondes

Isabelle Crépeau

L'endroit est bruyant. Très bruyant. C'est une vraie journée de juin, les fenêtres du resto sont grandes ouvertes sur le vacarme de la circulation rue Sainte-Catherine. Je place ma petite machine le plus près possible d'elle. Je croise les doigts en espérant pouvoir saisir quelques bribes qui me permettront de retrouver le fil de notre conversation. La voix est toute petite, quasi enfantine, mais si joliment claire qu'elle se distingue du brouhaha des tables voisines et du boucan de la circulation urbaine. Ouf!

Souriante, vive et allumée, Julie Martel m'apparait pétulante d'énergie. Elle parle joyeusement de tout ce qu'elle fait : son rôle de maman, son travail de technicienne en cinéma et télévision, mais surtout de sa passion d'écrire et d'imaginer. Toute menue mais pleine de cran, je me la représente sans peine partant à cheval pour changer le sort d'un royaume qu'elle a rêvé.

C'est que Julie Martel écrit de la *fantasy*, qu'on nomme aussi fantastique épique. Elle invente de grandes quêtes et des conflits épiques, dans des mondes imaginés, inspirés par l'Histoire, les mythes et les légendes. Ces toute dernières années, le genre a connu, ici tout comme en France, un regain de popularité auquel l'adaptation cinématographique des romans de Tolkien, le maitre du genre, n'est certainement pas étrangère. Les adolescents friands de ces histoires héroïques et magiques sont rejoints par de plus en plus d'adultes. Mais Julie en était, bien avant la vague...

Mélanger dans un grand bol...

Julie Martel m'explique qu'elle n'a jamais eu à en venir à l'écriture puisque, pour elle, ça a toujours été de soi. Dès les premières années du primaire, dès qu'elle a su tracer les lettres, elle a eu envie de noter toutes ces histoires qu'elle imaginait. Elle se souvient en riant : «Les professeurs trouvaient ça drôle parce que chaque fois qu'on me demandait une composition j'en faisais trop! J'en faisais quatre au lieu d'une... Je ne peux donc même pas dire à quel moment j'ai commencé à croire que je deviendrais écrivaine : ç'a toujours été de soi...»

Et le choix d'écrire pour la jeunesse s'est aussi imposé de lui-même. Elle était à peine plus âgée que ses lecteurs quand elle a commencé à publier. Elle précise : «Comme je n'ai pas eu une vie particulièrement tourmentée, ni difficile, je n'avais pas grand-chose à raconter à des adultes plus vieux que moi... De plus, à ce moment-là, personne ne publiait de *fantasy* pour adultes au Québec. Du moins, pas directement en français. C'est davantage une tradition anglo-saxonne. Déjà, pour en publier à l'intention des adolescents, il fallait être un peu fous... Il n'y a que Médiaspaul qui le faisait! Je n'ose pas imaginer la réaction, si j'avais été voir un éditeur pour adultes avec mes textes! Les Éditions Alire n'existaient pas à l'époque. La seule voie pour les littératures de l'imaginaire restait Médiaspaul et ses jeunes lecteurs.»

C'est à l'adolescence, en lisant *Ludovic*, de Daniel Sernine, qu'elle découvre Tolkien et la *fantasy* : «De Sernine, j'avais lu toute sa série de Granverger, puis sa série de science-fiction... quand je suis tombée sur *Ludovic*. Ç'a été une révélation : c'est ça que je voulais faire! Jusqu'alors, j'étais surtout lectrice passionnée de romans historiques. J'aime l'histoire. Je découvrais qu'avec la *fantasy* s'ajoutait à l'aspect historique une imagination débridée, qui me convenait tout à fait... J'entrevoyais toutes les libertés que ça permettait. J'avais douze ans environ. J'ai commencé à inventer mes propres mondes fantastiques. Mais, à cet âge-là, ce que tu écris n'est encore qu'une copie remâchée de ce que tu as lu. Je n'y faisais pas exception.»

Elle persiste tout de même. Et, vers la fin du secondaire, elle écrit les prémisses de ce qui deviendra l'*Eghantik*, l'univers dans lequel elle a campé ses deux grandes séries de cinq volumes chacune : *Les guerres de L'Eghantik* et *La guerre des cousins*. Elle m'explique : «Ça venait d'un rêve que j'avais fait. Ma première version n'était pas très originale... Ça s'avérait, encore en bonne partie, une redite de plusieurs choses que j'avais lues. En me relisant, je m'en suis rendu compte. J'ai donc réécrit, puis réécrit, jusqu'à ce que je sois assez satisfaite de ma dernière mouture pour me dire que c'était une histoire à moi. Bien sûr, j'y retrouvais les influences de tout ce que j'avais lu, mais je pouvais au moins affirmer : "C'est cette histoire-là que je voulais raconter."»

Pour mettre au monde ses univers imaginés, Julie Martel a besoin de beaucoup rêvasser. La rêverie qui l'habite de plus en plus devient lentement une histoire. Pour créer l'Eghantik, elle a eu tout le temps : «C'est l'avantage, à l'école secondaire : on a beaucoup de temps à perdre!» commente-t-elle.

Toutefois, elle a eu ensuite à préciser tous les détails du long songe. Il lui fallait travailler à combler les vides, à réparer les incohérences et à cimenter les éléments épars. Alors que d'autres auteurs développent d'abord les personnages pour laisser ensuite l'histoire venir d'elle-même, c'est l'inverse pour Julie Martel. Les personnages découleront de l'histoire qu'elle conçoit en premier lieu. Bien sûr, le rêve ne suffit pas : il sert de matériau, mais tout le reste est à bâtir. Visiblement, ce patient travail de construction lui plait. Et entre les

pages des séries de l'Eghantik, on ne peut que rester admiratif devant l'ampleur de ce travail. L'auteure évite de sombrer dans la facilité, et on sent bien que les horizons de ce monde s'étendent au-delà de ce qu'on en lit.

Tout en se raffinant, elle garde sensiblement sa façon de travailler : elle imagine sans retenue d'abord, rêve son monde, son histoire, jusqu'à accumuler un magma qu'elle pose sur la table, pour lui donner forme et cohérence. Elle travaille au moyen d'un plan. Il est important pour elle d'avoir une idée assez précise du début et de la fin de l'histoire, justement pour en assurer la cohésion. On peut se perdre si facilement dans les mondes de l'imaginaire! Elle raconte : «J'ai essayé d'écrire sans plan pour voir où cela me mènerait. Mais ça n'allait nulle part! Je sais où ça commence, il me faut savoir aussi où ça doit se terminer finalement... parce qu'entre les deux, je ne sais jamais par quel chemin l'histoire passera au juste. Il est parfois difficile de détourner le chemin pour que le dénouement de l'histoire arrive là où je l'attends.»

Avec *Nadjal*, son premier roman, elle avait modifié le dénouement en cours d'écriture. Mais elle a dû y revenir. Le roman perdait sous cette forme : «Comme quoi, quand on imagine une histoire, le début et la fin ont besoin l'un de l'autre. Si tu modifies des choses en cours de route, le récit sera bancal... Alors, sans plan, ça deviendrait vraiment n'importe quoi.»

Verser dans un grand moule rond...

Pour elle, le véritable apprentissage de l'écriture passe par la collaboration avec un directeur littéraire. Le travail de Daniel Sernine a été déterminant dans son cheminement. Elle confie : «J'ai un grand respect pour tout le temps que Daniel Sernine a consacré à mes livres. À mes débuts, il a relu et commenté trois et quatre fois les mêmes manuscrits que je corrigeais et que je lui renvoyais.»

Elle déplore le fait que les maisons d'édition n'aient pas toutes leur directeur littéraire. Elle s'exclame : «C'est tellement important pour un auteur! À moins de pouvoir prendre deux ans de recul, tu ne peux pas vraiment voir ton manuscrit. On ne peut pas être toujours d'accord avec son directeur littéraire; il ne détient pas la vérité absolue. Mais il apporte un point de vue... Et lorsque celui-ci m'écrit en marge qu'il ne comprend pas..., il y a de bonnes chances que le jeune lecteur ne comprenne pas non plus. Et si ce dernier n'y croit pas, les lecteurs n'y croiront pas non plus. Pour un auteur débutant, c'est essentiel. Ça demeure la meilleure formation. Je continue à réécrire beaucoup mes textes, mais les premiers jets sont beaucoup plus accomplis qu'à mes débuts.»

À son avis, il faut avoir publié plusieurs textes avant de vraiment comprendre ce qu'implique le travail d'écriture. Comme lectrice, sa connaissance de l'écriture se limitait à celle des textes finaux publiés. Elle ignorait comment tout cela se déroulait. Le travail avec son directeur littéraire lui a permis de réaliser les erreurs qu'elle faisait en cours d'élaboration, de prendre conscience de ses manies d'écriture et de développer son esprit critique face à ses propres textes.

Servir immédiatement...

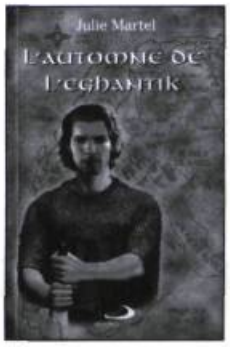
Employée à Radio-Canada, cette jeune auteure baigne dans la culture, la politique, la musique... Tout ça fait partie de son quotidien et prend une belle place dans son écriture puisque les contes, la musique et les artistes sont bien représentés dans ses histoires. «Mon père était musicien amateur. C'est le giron paternel! Et dans l'invention d'un monde, il est primordial de s'intéresser aux cultures qui le jalonnent. J'ai étudié l'histoire, je me suis particulièrement intéressée aux celtes et à leur mythologie. Pour les celtes, la transmission orale était très importante. Ça a marqué le Moyen Âge. Puis, si mes lecteurs aiment les histoires, ils comprendront que mes personnages les apprécient tout autant!»

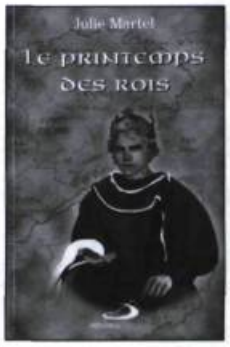
Quand elle était plongée dans l'élaboration d'une série, elle a éprouvé de temps à autre le besoin d'écrire un roman hors série, pour se changer les idées. C'est ainsi qu'est né en 2002 *À dos de dragon*. Il y a eu un bel engouement pour ce fantastique voyage d'aventure à califourchon sur la plus mythique des montures. Dans les écoles et les salons du livre, on lui demandait une suite. Elle a bien essayé : «On ne me parlait toujours que de ce roman-là. J'ai fini par me décider à écrire la suite qu'on me réclamait. Mais... j'ai tellement besoin d'être hantée par une histoire avant de pouvoir l'écrire que je n'arrivais pas à répondre à une sorte de commande. J'avais l'histoire en tête mais, quand j'essayais de l'écrire, rien ne se passait. J'étais trop détachée : je n'avais pas l'impression que ça ferait un bon roman. Alors, je suis désolée, mais non... pas de suite!»

Il n'est pas étonnant qu'elle éprouve le besoin de suivre une urgence intérieure pour se mettre à l'écriture. Ça explique en bonne partie la rigueur qu'elle y met. Tant du point de vue de la recherche que de la cohérence et de la pertinence.

Elle reste ambivalente devant la popularité croissante que connaissent les grandes épopées fantastiques. Elle réfléchit :

(Photos : Alexis Laflamme)





«Je suis contente de voir tout cet engouement pour ce que j'aime depuis si longtemps. Constater que les gens en font enfin la découverte me donne raison, d'une certaine façon... Sauf que, parfois, je me rebelle en constatant que ce qui marche, ce que semblent apprécier les nouveaux adeptes, n'est pas le genre qui me plait (elle rit)! Quand on parle de *fantasy*, maintenant, les gens pensent aux grands succès médiatiques. Je me demande s'ils ne seront pas déçus en lisant mes récits... C'est tellement différent... Je trouve que la mode est à la *fantasy* hollywoodienne, qui se cantonne bien souvent dans une certaine facilité, à grand renfort de magie spectaculaire. Trop souvent, cette magie n'est qu'un raccourci pour aider l'auteur à se sortir de situations impossibles...»

Elle concède que la mode a ce grand mérite d'intéresser de nouveaux lecteurs qui, l'appétit grandissant, deviendront peut-être plus exigeants et plus sélectifs au fil de leurs lectures.

...et déguster

À ces nouveaux lecteurs, on peut annoncer que Julie Martel travaille à une nouvelle série pour la jeunesse. Les membres du Réseau CJ ont eu la chance d'en suivre la genèse sur le blogue qu'y a tenu Julie Martel à l'automne 2006. Et ceux qui la suivent fidèlement depuis le début seront sans doute fort heureux de savoir qu'elle vient d'achever un roman pour adultes. Toujours sous le signe de la *fantasy*!

Tout comme on l'a fait pour elle à ses premiers pas, elle fait ce qu'elle peut pour encourager des auteurs débutants, ceux à qui ses livres ont donné le gout d'écrire : «Je ne suis pas un Prix Nobel de littérature, dit-elle, mais je peux leur donner mon avis et rendre ainsi un peu de ce que Daniel Sernine a fait pour moi. Après tout, me faire dire par une lectrice qu'elle veut faire comme moi, c'est le plus beau des compliments!»

Une fois le micro fermé, nous nous sommes dirigées ensemble vers le comptoir des desserts. C'est avec l'œil gourmand que la menue Julie a choisi un énorme et consistant morceau de gâteau. Entre deux bouchées bien sucrées, le reste de la conversation a dérivé sur la vie, sur l'été qui allait bientôt commencer et sur les périples qui s'y préparaient. Je suis repartie du resto en me promettant bien de surveiller la sortie du prochain Julie Martel : tout probablement aussi riche et gourmand que le dessert chocolaté qu'elle venait de déguster. Je le gouterai tout chaud!

lu

Bibliographie :

Julie Martel a publié, dans la collection «Jeunesse-Pop», chez Médiaspaul :

Nadjal, 1995.
La lettre de la reine, 1999.
À dos de dragon, 2002.

La série «Les guerres de l'Eghantik»
La quête de la Crystale, 1996.
Un traître au temple, 1996.
Le château d'Amitié, 1998.
Désillusions, 2000.
Le guet-apens, 2000.

La série «La guerre des cousins»
L'héritage des jumeaux, 2004.
Les destins guerriers, 2005.
Le destin de Coricess, 2005.
L'automne de l'Eghantik, 2005.
Le printemps des rois, 2005.

Extrait

Le spectacle qui l'attendait dans la grande salle le surprit beaucoup. Les dames du château avaient abandonné leur broderie, mais la jeune ménestrelle s'y trouvait toujours, fredonnant des airs sans paroles tandis que son archet glissait paresseusement sur les cordes de sa vielle. Et Moeti de Sinti, la folle qui bavait en prononçant des mots plus inintelligibles que ceux d'un bébé, chantait avec elle. Bien sûr, aucune parole ne franchissait ses lèvres. Toutefois, la princesse répétait parfaitement la mélodie qu'improvisait Aziliz. La musicienne adressa un sourire à Ertus quand elle constata son étonnement.

– Pas une fausse note, chantonna-t-elle afin de ne pas interrompre sa musique.

À titre de démonstration, elle se lança dans une série rapide de notes très aigües que Moeti reproduisit sans hésiter. Ertus sourcilla; il aimait se vanter de posséder une bonne oreille musicale. Pourtant, lui-même aurait éprouvé de la difficulté à répéter la mélodie complexe inventée par sa compagne de voyage sans l'entendre au préalable plusieurs fois d'affilée. La princesse de Sinti, perdue dans son monde incompréhensible et imperméable à la réalité qui l'environnait, semblait posséder un don précieux. C'était fascinant.

(Julie Martel, *L'héritage des jumeaux*, Médiaspaul, 2004, p. 150-151.)